



CASA DOLOROSA

EMMANUELLE LAMBERT-WAGNER

Emmanuelle Lambert-Wagner

Casa Dolorosa

© Emmanuelle Lambert-Wagner, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9582-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-Propos

L'histoire d'une famille, peu importe ses origines, fait partie d'un patrimoine culturel qu'il faut, sinon conserver, transmettre.

Ces pages ont été écrites à la mémoire d'Alice Uhry-Schaal et Georges Schaal, mes arrière-grands-parents, à qui nous devons La Casa et aussi le fait d'exister. Je les dédie aux générations suivantes, et en particulier à Luis.

La partie historique de mon récit est basée sur des recherches, des témoignages de proches, et des souvenirs de ce que ma mère et ma grand-mère m'ont raconté. Aussi, bien que j'aie cherché à être aussi exacte que possible, il se peut que certaines informations soient plus ou moins justes. Le reste est littérature.

Chapitre I

Bienvenue à la Casa

Après une semaine de grisaille humide, il s'est mis à neigeoter. Des giboulées de neige, aussitôt absorbée par le sol. Le jour de mon départ vers le sud, le soleil est sorti de derrière les nuages. Des grands pans de ciel bleu vif ont remplacé le plafond bas nuageux. Il me gâche presque le plaisir que je me fais à l'idée de retrouver l'éblouissement du bleu de la côte et la lumière méditerranéenne. Sur le quai de la gare, des flocons continuent de tomber par intermittence, dans un soleil éclatant. Comme si le ciel voulait me montrer tous ses atours pour me retenir, m'enjoindre à ne pas partir.

Le train m'emporte. Les paysages se succèdent, et contrairement à toute attente plus on descend vers le sud plus l'hiver semble y être encore installé. Les Vosges sont saupoudrées de neige, comme de jolies pâtisseries sucrées, et arrivé à hauteur du Jura, les champs blancs et les arbres givrés, vus à travers les nuages de neige soulevés par le train, ont des airs de grande plaine russe. Le train file, la lumière est bleue et la neige fluorescente.

Évidemment j'ai amené le mauvais temps avec moi. Comme souvent quand je descends sur cette côte qui me fait la gueule.

Marseille dégouline de crasse, expose ses pauvres sans gêne, me crache sa laideur à la figure, la mer se cache. Les cafés sont sombres, les terrasses froides et mouillées, les accents ne chantent pas. Cette fois l'escalade marseillaise ne m'est pas propice. En attendant le train pour Vintimille, je pense aux mimosas, comme des chatons mouillés. Pourvu que le soleil m'attende à La Casa.

Retour à la case-départ, la Casa. Je crois que le moment est venu de rentrer à la maison, je ne sais pas si je pourrai y vivre, mais l'exil me pèse. C'est la meilleure alternative que j'ai trouvée à ce moment flottant de ma vie. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre mais je me sens prête pour la bataille, prête à affronter les fantômes et les réticences de ma famille.

La Casa, c'est une maison de princesses dans un grand domaine, que mon arrière-grand-mère s'était faite offrir sur la Côte d'Azur au tout début du 20ème siècle. Un endroit oublié du temps, qui résiste depuis presque un siècle à la folie destructrice et pavillonnaire des promoteurs grâce à l'entêtement de ma grand-mère. Une villa à l'italienne, dans un parc méditerranéen classé, avec un théâtre de plein air, une oliveraie et des vignes, et qui flotte comme une île au sommet de sa colline. Drôlement située au bord d'une petite place arborisée, avec ses airs de bella dona et sa pergola qui domine la route, elle nargue la jungle bétonnée de cette partie de la Côte d'Azur, ravagée par le tourisme populaire et envahie par des retraités avides de soleil. Casa della Sera, la maison du soir. Surplombant l'urbanisation massive et sauvage qui la sépare de la mer, on y voit depuis ses terrasses le lever du jour derrière le massif de l'Estérel, et le soleil se coucher derrière le golfe de St Tropez, embrasant la mer dans la baie, bordée par les collines bleues des Maures. Au milieu du jour, sur l'horizon de la mer, on y voyait parfois la Corse se refléter dans l'air marin, comme un mirage.

Une île merveilleuse, remplie de souvenirs d'un autre temps, menacée par les vagues de plus en plus violentes de la cupidité et de la jalousie ordinaire. C'est un havre que je voudrais pouvoir préserver, comme l'on fait jusqu'à présent ma grand-mère et ma mère. Tout en sachant que ces deux-là ont laissé le lieu inchangé depuis au moins un demi-siècle, conservé dans son esprit initial, celui d'une maison de villégiature. Sauf que depuis une bonne vingtaine d'années, plus personne ne vient y passer des vacances - en dehors de ma grand-mère qui s'est installée là en vacances éternelles depuis la fin des années 80 - et qu'il n'y a plus vraiment de jardinier, depuis belle lurette, pour entretenir le jardin. Alors forcément l'ensemble est dans un état de délabrement certain.

Depuis sa construction il y a un siècle, la Casa a joué un rôle central dans la famille, rôle fédérateur qui a évincé tout le reste. Destination privilégiée de villégiature parfaite, havre protecteur et généreux, elle a marqué toutes les destinées de la famille, et considérablement influencé le destin de ceux qu'elle a vu naître.

Elle a été l'aimant, le refuge, le paradis perdu retrouvé, le rêve accompli d'une

créatrice hors-normes dans lequel on s'est tous un peu perdu.

J'ai habité les deux premières années de ma vie dans cette maison. Immanquablement ça m'a marqué moi aussi. Dans mon inconscient et dans ma chair. Et quand je m'interroge aujourd'hui sur le pourquoi de cet attachement impérieux et irrévocable à la Casa, je réalise à quel point elle a forgé mon destin.

Tout a commencé là.

La Casa c'est le pays de mon enfance heureuse. C'est ce mélange de liberté et de grandeur fanée, entre jardin des merveilles et villa romaine extravagante où l'on croyait pouvoir se perdre, avec ses faux grands airs de noblesse décadente et ses résidents farfelus, qui m'a donné mon indépendance d'esprit et m'a rendu curieuse. C'est ce qui m'a poussé à toujours aller plus loin, à chercher dans divers coins du monde d'autres lieux extravagants. Et si certains endroits ont pu me séduire, aucun encore n'a jamais surpassé ce goût d'innocence émerveillée que je retrouve toujours dans le royaume d'Alice.

Aujourd'hui, mon plan serait de redonner vie à cet endroit, lui rendre les moyens de rayonner et de rassembler de nouveau. Je voudrais tant le voir devenir un lieu dédié à l'art et au « vivre ensemble » ouvert à tous et où j'aurais ma place. En faire une île accessible à ceux qui recherchent la grâce et savent encore s'émerveiller. Parce qu'aujourd'hui il me semble qu'il n'y a plus que l'art, sous toutes ses formes, et l'intérêt collectif qui puissent rendre ses lettres de noblesse à ce lieu de résistance. Parce ce que, comme le dit si bien Christiane Taubira, « les arts sont l'espace où nous retrouvons l'essence même de la vie commune ». Ce sentiment de communauté qui a fini par désertir la famille.

Plusieurs fois j'en ai parlé avec Mamy, ma grand-mère. Mais je n'ai jamais réussi à la convaincre. Et je n'ai jamais su si elle s'en fichait, ou si elle n'en avait plus la force. Ou si tout simplement elle n'avait pas envie de se laisser envahir dans SA maison.

Mamy n'est pas née là, mais elle aurait pu, elle aurait dû. Alice, sa mère, était devenue si grosse qu'elle pensait qu'elle était enceinte de triplés. Pour une grossesse tardive et inattendue c'était le bouquet ! On imaginait déjà appeler les nouveau-nés Raphaël, Maxime et Tropez. Elle aurait voulu accoucher dans sa belle nouvelle maison sur la côte d'Azur, mais finalement elle donna le jour à ce beau bébé, venu sans jumeaux, dans leur appartement de Strasbourg, en avril 1922. On lui donna le nom de Raphaële ; La Casa della Sera, la belle villa dans son grand parc, dominant la petite bourgade de pêcheurs de Saint-Raphaël, venait d'être finie. Saint-Raphaël c'est La Casa, et La Casa c'est Raphaële.

Son premier été, elle l'a passé là, et depuis presque tous les suivants.

Pour ces industriels issus de la grande bourgeoisie alsacienne, la période d'entre-deux guerres a marqué l'apogée de leur commerce d'import de thés et de chocolats et surtout de la fabrication de chocolats, la Compagnie Française des chocolats et des thés et la Chocolaterie Schaal.

Au début des années 20, l'essor des bains de mer et la renaissance économique après les années de guerre font de la Côte d'Azur une destination de choix pour les nantis du nord. La Cie Internationale des Wagons-Lits met en place la ligne de train Strasbourg-Vintimille qui permet de voyager luxueusement et de nuit. Les bourgeois affluent sur la côte. Les architectes s'en donnent à cœur joie et rivalisent d'imagination pour construire petits palaces ou cottages normands de luxe. Après les prémices de la Belle Epoque, la Côte d'Azur accueille maintenant les Années Folles. Le Café des Bains, les hôtels Beau-Rivage et de la Plage, la villa l'Argentine, la villa Mauresque, le Casino... Ce n'était pas l'aristocratie de la promenade des Anglais, ou de la principauté monégasque, mais on avait aussi un Boulevard des Anglais et même un roi des Belges à Saint-Raphaël.

C'était le temps de l'exubérance, de la liberté retrouvée après la grande guerre. On se disait qu'il fallait en profiter avant que ça ne dégénère de nouveau. Georges et Alice Schaal décident donc d'acquérir un terrain sur la côte – parce que ça se faisait et qu'ils en avaient les

moyens. Il faut dire que tous les deux venaient de milieux très aisés. Georges Schaal, originaire d'Andlau en Alsace, était le petit-fils du fondateur de la Compagnie Française des Chocolats et des Thés à Strasbourg. Un des fers de lance de l'industrie alsacienne, dont il est devenu lui-même directeur à la suite de ses pères. Il descendait lointainement du Comte de Schlick, premier argentier de la cour d'Autriche. Alice, qui possédait la nationalité américaine de par son père, était la fille du directeur des mines de Lorraine, Edmond Uhry et la petite-fille de Hippolyte Uhry, ingénieur, qui avait fait carrière en Amérique comme constructeur de chemin de fer. Ce dernier de retour en France implantera le tramway à Strasbourg. De là est venu un certain panaméricanisme familial qui a traversé les générations suivantes. Mais puisque Georges ne s'intéressait pas spécialement aux civilisations d'outre-Atlantique, Alice le décida à se laisser tenter par l'exotisme de la Côte d'Azur et de ses bains de mer en vogue à ce moment-là.

Après avoir hésité entre les rochers des calanques du parc de Santa Lucia et les hauts de Saint-Raphaël, ils se décident pour cette « campagne » qui leur permettraient de jouir de la vue sur la mer sans les inconvénients d'avoir les pieds dans l'eau. Alice met en œuvre ses talents artistiques et conçoit elle-même la maison de ses rêves. Une grande maison de vacances où ils passeront leurs étés, en bonne compagnie, et où elle pourra donner libre cours à sa créativité.

Alice ne se refuse rien : les grandes baies vitrées, les escaliers en marbres, le toit terrasse, bordé de bouteillons, avec vue à 360° sur la baie bordée d'un côté par les Maures, de l'autre par l'Estérel, le salon gigantesque avec sa cheminée massive et au rez-de-chaussée la salle de réception donnant sur le jardin. Petit à petit Georges achète des terrains tout autour : une oliveraie, des vignes et un grand bout de terrain au-dessus. Alice se découvre des talents de sourcier, et fait creuser plusieurs puits dont deux sont alimentés par leur propre source. À la fin des années 20, la propriété fait à peu près 5 hectares.

Après la villa et le parc paysager, Alice fait construire au cœur du terrain un bassin et des jardins d'eaux entourés de colonnades, qui donnent sur un théâtre de style antique, avec fosse à orchestre et rideaux de cyprès. Une surprise pour son mari, qui en bon alsacien

raisonnable, trouve l'excentricité un peu coûteuse et exagérée. Qu'à cela ne tienne, on reçoit beaucoup, on s'amuse. On crée des pièces d'inspiration antique pour la plus grande joie de la bonne société locale, et on donne une scène sur mesure à Marie-Thérèse, l'ainée des enfants, et à ses ambitions de cantatrice. On s'exerce à la photographie d'art avec pour modèles des jeunes filles à moitié dénudées, des jeunes gens en péplums ou en costumes orientaux, sur fond de colonnades ou de végétation exotique. On se déguise, on fait les fous dans le bassin, on se débauche gentiment dans ce cadre magnifique.

Raphaële passe ses étés à la Casa en culotte de bain, barbote dans le petit bassin, joue avec les enfants du quartier. Sa sœur Marie-Thérèse, dite Mimi, et son frère Eddy, de 12 et 9 ans ses aînés ne s'intéressent pas beaucoup à elle, tout occupés qu'ils sont à jouir - ou pas - de leurs adolescences dorées. Sa mère est elle aussi très occupée par l'organisation de sa vie mondaine et d'artiste, et ce n'est pas le rôle de son père de jouer avec les enfants. Laissée donc aux bons soins de bonnes d'enfants, elle en profite pour faire les quatre-cent coups. Elle aime beaucoup se cacher, entre autres dans les armoires ou les bas de placards pour grignoter tranquillement ses larcins commis en cuisine. On passe beaucoup de temps à la chercher, ce qui agace terriblement sa famille.

À table, on parle souvent l'anglais, et souvent pour parler d'elle, ce qui l'agace elle terriblement, et contribue à lui donner l'impression qu'elle est tenue à l'écart de sa famille. Elle a sept ans quand sa sœur donne naissance à une petite Evelyne, qui finit par lui prendre la vedette. Son frère est mis en pension et elle ne tardera elle-même pas à connaître l'austérité de la vie d'internat.

Maintenant Mamy n'a plus vraiment sa tête. Cela fait un moment d'ailleurs qu'elle est un peu à l'ouest. C'est venu petit à petit, elle rentrait parfois de ses courses sans courses, et avouait, complètement perturbée, qu'elle s'était perdue,